

Isabelle Coulomb

Le chant des étoiles

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Isabelle Coulomb, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

La femme apparaît soudain sur le seuil de sa maison. Elle est belle. Ou plutôt, elle rayonne de beauté. Pieds nus, simplement vêtue d'une robe aux couleurs de l'été laissant deviner un corps mince et bruni par la vie au soleil, elle se tient immobile, les yeux éblouis par la soudaine lumière. Un bruit a dû la déranger dans son activité. Elle est venue voir à la porte ce qu'il se passe dehors mais on perçoit que son esprit est ailleurs. Elle est à mille lieues de penser qu'on la regarde. Elle n'a pas oublié son passé, non, mais c'est du passé. Il ne la préoccupe plus.

Elle est là, tout simplement, le plus naturellement du monde. Cette maison n'a pas toujours été la sienne, et pourtant elle semble être son univers de tout temps, de même que cette terre aride, les oliviers et le chant des cigales.

Visiblement, elle a su soigner ses blessures; sa peau ne révèle pas de cicatrices, son visage est limpide, son corps est fluide. On ne lit plus en elle ni doute ni souffrance.

Elle chasse de la main une mouche, jette un coup d'œil rapide autour d'elle, rentre dans sa maison. Les cigales font vibrer toute la nature de leur crépitement.

La maison est petite, simple.

Une façade est envahie d'une vigne vierge exubérante dont les tiges les plus hautes s'aventurent jusqu'au toit, au risque de s'agripper aux tuiles mouchetées que le soleil écrase de toute sa chaleur.

Aux abords de l'habitation, de jeunes arbres, visiblement plantés seulement depuis quelques années, ont été soigneusement taillés pour s'ouvrir à la lumière.

L'herbe, tout autour, est sèche, presque jaune.

Une bâche multicolore a été étendue par terre, au seul endroit à peu près à l'ombre en plein midi, et des tâches de soleil y dansent, éclairant les objets laissés là après la sieste : un verre, un tube de crème pour les lèvres, une lettre ouverte qui sert de marque-page dans un livre épais à la couverture jaune.

Voilà qu'elle ressort d'un pas décidé, les cheveux mouillés. Elle a dû prendre une douche. On la devine fraîche, goûtant le plaisir de finir de sécher au soleil.

D'un geste rapide, elle reprend le livre et le verre, ramasse le tube et replie la bâche qu'elle laisse sur le côté de la maison.

Le sourire aux lèvres, elle disparaît de nouveau dans l'ombre de la demeure.

- « Au fait, tu as quel âge ? » demande l'homme.
- 28 ans, pourquoi ?
- Pour rien, sourit-il. Sa main se pose sur le genou paré d'un fin collant aux nuances argentées.

- Tu me trouves trop jeune, c'est ça ? s'inquiète-t-elle.
- Mais non, ne t'en fais pas !

Sa bouche cherche sa peau, son cou, une épaule. La bougie n'en finit pas de se consumer, petite luciole de la nuit, fugitive complice de cette soirée d'hiver. Il pleut dehors, et des plaques de verglas risquent de se former s'il gèle.

- Tu restes ?
- Je ne peux pas, tu le sais.
- Reste quand même !
- Non

- J'ai fait un drôle de rêve cette nuit.
- Encore ? !
- Oui, mais cette fois, c'était bien, pas violent du tout. J'étais dans une maison...tu m'écoutes ou tu dors ?
- Mmmmmmm je t'écoute....viens.

Les 2 corps se serrent dans la chaleur de la couette. Moment privilégié où le sommeil s'évapore progressivement, alors qu'au creux du lit, on voudrait continuer à fermer les yeux sur la réalité du jour.

- Alors tu vois, c'était ma maison, il n'y avait aucun doute dans le rêve, mais en fait, elle n'était pas du tout comme la nôtre. Il faisait chaud et c'était l'été. J'étais seule et je savais que tu allais revenir bientôt. A un moment, je sortais sur le pas de la porte pour voir si tu arrivais et là, c'était tellement réel que je me rappelle exactement la sensation d'être debout, légèrement appuyée, avec mes bras au contact du ciment du mur, les pieds nus sur le seuil brûlant, tellement brûlant que je suis rentrée me rafraîchir. C'était tellement réel, et je me sentais tellement bien ! Tu comprends ? Exactement là où je voulais être.

-Mmmm, c'est peut-être la maison de nos rêves ?

- Peut-être...souffle-t-elle dans un murmure....mais vraiment, tu vois, j'avais enfin l'impression d'être là où il fallait au bon moment....

- Ah toi et tes rêves ! Je t'adore, embrasse-moi...

L'homme a fermé les yeux un instant pour mieux se concentrer. Sa quête est terminée. Il l'a trouvée, elle, enfin, et soudain il ne comprend plus ce qu'il était

venu chercher avec tant de ténacité.

Après tant d'années, pourquoi ce besoin de savoir où elle vivait, avec qui, comment ?

Il se refuse à admettre que la jalousie ou la rancune aient pu être sa motivation. Non. Elle n'est qu'une femme, pas plus attachante ni plus belle que celles d'avant et celles d'après.

Quand elle est partie de sa vie, il lui avait déjà fermé depuis longtemps les portes à double tour. Il n'est pas venu lui dire au revoir ; il n'a rien voulu savoir. Il a écrasé de toute son indifférence le message qu'elle lui avait laissé.

D'ailleurs, depuis, il l'avait oubliée. Complètement oubliée.

Il avait poursuivi sa course aux femmes sans un regret, sans un instant de doute. Sa carrière lui donnait satisfaction ; il se sentait un homme important et ses cheveux qui blanchissaient semblaient être un charme de plus pour les femmes.

Quand il ouvre les yeux, il a chassé le passé de son esprit et se trouve presque surpris d'être là, dans ce décor qui n'est pas le sien, et surtout d'éprouver quelque chose qu'il ne sait pas nommer.

A cet instant, sous le soleil, et pour la première fois depuis bien longtemps, il ne sait plus quoi faire. Il hésite.

Un bruit de moteur le fait sursauter. Une R4 blanche vient se ranger le long de la maison. Un homme en sort. La cinquantaine, lui aussi, en jeans et sandales. Il ouvre le coffre et en retire un petit sac de voyage puis se dirige tranquillement vers la porte, le sourire aux lèvres.

Le visiteur cesse d'hésiter, fait demi-tour et repart vers sa BMW garée discrètement en contrebas de la route.

Assis au volant, il se prend la tête entre les mains et jure tout fort :

- Mais qu'est ce que je fous là nom de Dieu mais c'est pas vrai !!! Qu'est ce que je suis venu foutre ici ? !!!

D'un geste rageur, il fait tourner la clef dans le contact et démarre sur les chapeaux de roue, beaucoup trop vite pour cette route de campagne.

Quelques mètres plus loin, réussissant à se calmer, il ralentit, songeur, et reprend le chemin de l'hôtel.

Jean la regarde.

Nue sur le lit, elle ne dort pas, mais a gardé les yeux mi-clos comme pour savourer encore le plaisir partagé.

Il est assis, le dos contre le mur et leurs jambes se touchent encore, chaudes et apaisées.

- Je suis contente que tu sois là, chuchote-t-elle.

Jean a envie de rire, ou alors de pleurer, il ne sait plus. Il prend la tête de sa compagne entre ses mains et lui murmure toutes les douceurs qui lui viennent du cœur, du corps, du passé et du présent.

Elle se dégage :

- Quoi ? Je n'entends rien avec tes mains sur mes oreilles !

- Je t'aime.

Et le bonheur est là, palpable, incontournable. Il est dans le sourire qui sert de réponse, dans la joie d'être en paix et d'avoir créé des ponts entre le plus et le moins, entre le désir et l'amour, entre la vie et la mort.

- Je roulais en moto, seul.

C'était un dimanche. Je m'en souviens, car j'avais une réunion importante à Paris le lundi matin et je me demandais encore si je prenais l'avion du soir ou si je me levais très tôt le lendemain. Claudia venait de me quitter après une scène un peu pénible où j'avais bien cru qu'elle allait faire une bêtise.

Je savais bien que je la faisais souffrir, mais j'éprouvais quand même une énorme colère contre elle et quand elle a pris le couteau du pain et fait mine de s'ouvrir le poignet, j'ai éclaté - de rage. Une rage immense, effrayante, démesurée.

Livide, elle m'a regardé en se demandant si j'allais la frapper. Le couteau est tombé de ses mains.

Je lui ai crié :

- Fous le camps, fous le camps, dépêche-

toi, allez, fous le camps !

Je ne pouvais plus m'arrêter.

Elle a regardé autour d'elle, fait quelques pas, hagarde, pris son sac à main avec ses clefs de voiture. Je ne l'ai pas laissée dire un mot. Elle est partie. On aurait dit un fantôme qui s'évanouissait.

J'ai cessé de hurler mais ma rage emplissait toute la maison. J'aurais pu tout casser, ou la rattraper et l'empêcher de s'en aller, ou encore l'insulter et la menacer...

J'ai mis mon casque, pris ma moto, et j'ai foncé le plus loin possible dans la direction opposée à celle qu'elle avait dû prendre.

Je ne sais pas comment l'accident est arrivé.

Bien sûr, je roulais trop vite. Il y avait un tapis de feuilles par terre et j'ai sûrement glissé dans un virage.

J'ai dû rester à terre, inconscient, plusieurs heures. Il n'y a pas beaucoup de monde le dimanche matin dans ce coin là.

Un couple est passé en voiture. Je crois qu'ils ont eu très peur car ils ont failli m'écraser. Ils ont appelé les secours qui,

paraît-il, ont mis très longtemps à venir. En fait, c'était peut-être juste une impression car ils ne savaient pas quoi faire en attendant ; ils n'osaient pas me toucher ; ils se demandaient si j'étais mort.

Ce sont des gens vraiment gentils. Ils ont souvent pris de mes nouvelles à l'hôpital, m'ont dit les infirmières.

On m'a conduit au centre de traumatologie. J'étais dans le coma.

- Jean, je ne me sens pas très bien.
- Qu'est-ce que tu as ?
- Je n'en peux plus. Je crois que je vais craquer. J'ai l'impression que je ne peux pas continuer comme ça.
- Tu as besoin de vacances !
- Oui,mais c'est plus que ça. Il y a quelque chose qui ne va pas.
- Tu m'inquiètes un peu.
- Tu sais, l'autre jour, le rêve où je me sentais si bien...
- Oui.
- C'est là-bas que je veux être. Cette femme, c'est moi, mais libérée ; il faut que je comprenne quelque chose mais je ne sais pas quoi. C'est dur. Parfois j'ai l'impression d'être en prison ici. Tu comprends ?
- C'est pas facile à comprendre. On n'est pas bien,

nous deux ?

- Si, mais....je ne sais pas comment te dire. Je veux plus. Ca veut pas dire qu'on est mal. Peut-être même que si on n'était pas ensemble, je serais morte !

- Tu dis des bêtises.

- Ecoute-moi quand même, regarde-moi, s'il te plaît, même si je ne suis pas belle quand je pleure. Il n'y a qu'à toi que je montre ce visage là. Laisse-moi pleurer, laisse-moi dire des bêtises !

- Ha ma chérie

- Je veux plus. La vie, ce n'est pas ça. On se lève le matin pour se dépêcher de faire tout ce qu'il faut faire ; il faut s'occuper des enfants et faire la vaisselle et partir l'école, ne pas être en retard au boulot et être souriants, à l'écoute et ne pas stresser, et manger un sandwich vite fait en consultant les mails et rentrer vite le soir pour que les enfants n'attendent pas trop longtemps chez la nounou etc., etc...

Mais la vie, c'est autre chose !

- Oui mais on a de bons moments, non ?

- Bien sûr, tu as raison...mais quand même. On croit toujours que ça ira mieux après...mais il y toujours autre chose...

- Ben oui, c'est comme ça.

- Mais moi je ne veux pas que ce soit comme ça. Tu entends ? Je ne VEUX pas !

- Et notre projet ? Et la maison d'Ardèche ? Qu'est ce que tu en fais ? Ca ne compte pas ?

- Oh si ! Mais c'est tellement long ! Ca prend tellement de temps...je n'en peux plus !

- Allez, c'est pas si long que ça ! La rénovation est presque terminée ! Et qu'est ce que je devrais dire,

moi ! Une heure de route tous les jours, une chef qui ne me dit même pas bonjour !

- Je sais, c'est horrible...il faut qu'on s'en sorte, mon Jean. On va s'en sortir, hein ?

- Mais oui !

- Sur mon lit d'hôpital, je ne savais pas que j'étais dans le coma. J'éprouvais des sensations bizarres comme celle de me frayer un chemin dans des espaces immenses. J'avançais parfois à contre-courant, sans savoir pourquoi je voulais absolument aller dans cette direction. C'est difficile à expliquer. Je n'avais pas conscience de mon corps, mais du mouvement et de la consistance de l'univers. Il y avait quelque chose de douloureux dans le fait d'avancer, mais il le fallait impérativement. Je voulais même à certains moments crier mais ne pouvais émettre aucun son. C'était terrifiant.

L'espace d'un instant, je me suis dit que j'étais mort. J'ai eu peur. Pas peur comme quand on sursaute parce qu'on est surpris. Peur au plus profond de moi-même et une phrase m'est venue à l'esprit comme un boomerang :